

Recensions

Vocation

Les jeunes, la foi et le discernement des vocations : synode 2018

Documents de l'Episcopat – n° 2 – 2018

Le dossier est, en quelque sorte, parallèle à l'ouvrage du Père Petitclerc : *Ils continuent d'être appelés*, recensé par ailleurs. Il présente en effet la synthèse commentée des réponses reçues en vue du Synode d'octobre 2018 à un questionnaire adressé à tous les organismes centrés sur la pastorale de la jeunesse. S'agissant des sujets de 16 à 29 ans, cela correspond, en France, à 11 millions d'adolescents, et d'adultes : comment vivent-ils la foi chrétienne et comment, éventuellement, discerner chez eux un appel au sacerdoce ou à la vie religieuse ?

Quoi qu'il en soit des interrogations possibles sur la représentativité de leurs propos, force est d'en apprécier la significativité. On y trouve, de fait, l'expression précise des aspirations et difficultés en la matière. On y observe le désir, tantôt confus et tantôt explicite, d'une spiritualité qui donne sens à la vie, comme le désir de paix et de fraternité, enfin la volonté de réussir sa vie malgré le désarroi des sociétés contemporaines et l'insécurité qui résulte d'un horizon menaçant. On relève, chez beaucoup, le besoin de participer pleinement à la vie de l'Église et, notamment, le goût des grands rassemblements, comme à Lourdes ou à Taizé. Tous en aiment le déploiement liturgique et l'intensité de l'expérience fraternelle. On note aussi « un grand zèle missionnaire chez nombre de jeunes catholiques qui ont à cœur d'annoncer l'Évangile aux autres, en inventant avec passion et créativité de nouveaux chemins d'évangélisation » (p.20). Il demeure cependant, chez beaucoup, la crainte d'un engagement durable et l'insécurité à l'égard de soi-même et de ses capacités. A plusieurs, le mot même de « vocation » fait peur, « souvent reçu avec des connotations négatives... parfois synonyme d'enfermement, de recrutement ou

d'embrigadement » (p. 21). Encore faut-il néanmoins ajouter le rôle décisivement porteur des familles pratiquantes, « lieu d'éveil et d'appel, même si elles peuvent se sentir démunies devant l'annonce d'une vocation » (p. 21). De même en va-t-il du rôle d'éveil que peut tenir l'École Catholique. Tout cela confirme le rôle décisif d'un « accompagnement » de qualité. Echo fidèle des ambivalences d'un milieu perturbé, de la fragilité des repères et des personnes, beaucoup ne sont pas sûrs d'avoir entendu un appel dont la discrétion, sous forme de murmure, met la liberté à l'épreuve d'un choix dont le sujet saisit bien, néanmoins, l'exigence qu'il requiert et la responsabilité qu'il confère. Mais peut-être le meilleur critère de la validité de cette recherche est-il précisément la prudence de ses conclusions.¹

Guy Avanzini

Jean-Marie Petitclerc

Ils continuent d'être appelés : les jeunes et la foi aujourd'hui

Paris – Médiaspaul Editions – 2018 – 134 p.

On ne compte plus les publications du Père Petitclerc ; parmi ses apports aux sciences de l'éducation, il lui est dû, tout particulièrement, la diffusion de la pensée de Don Bosco, dont il a décisivement établi l'originalité, la pertinence et l'actualité ; Centrale est simultanément sa contribution à la pédagogie chrétienne. L'on retrouve dans cet ouvrage la même maîtrise intellectuelle des problématiques posées et la même clarté dans l'exposé de leurs données. Mais ce livre présente en outre une spécificité courageuse, car il débat de la « vocation ». Certes, contrairement à la représentation que ce mot pourrait induire, il ne s'agit pas d'un traité sur l'accession au sacerdoce ou à la consécration religieuse, même si c'est l'objet des derniers chapitres, et au terme d'une analyse des caractéristiques culturelles de la jeunesse et de l'adolescence d'aujourd'hui : c'est en effet en fonction de celles-ci que le

¹ Nous croyons bon de signaler ces *documents de l'Episcopat*, qui traitent aussi des problèmes de la jeunesse : *Jeunes professionnels* – n° 4 – 2017 et *Volontaires en Eglises* – n° 10 – 2017.

positionnement religieux peut être saisi et compris. Très précisément, l'étude de cette classe d'âge, qui intrigue, inquiète ou irrite les plus âgés, révèle notamment chez elle un désir de « réussir sa vie », qui est irréductible à celui de « réussir dans la vie » ; Autrement dit, son vœu profond n'est pas d'acquérir biens et pouvoir, mais de « concevoir un amour qui donne sens à la vie » (p. 73). Tous voudraient « entendre un vibrant appel de l'espérance » (p. 81) et contribuer à créer un monde fraternel « de justice et de paix » (p. 83).

C'est dans ce contexte que, montre l'auteur, d'aucuns peuvent entendre l'appel spécifique à un statut de consacré et à une fonction prophétique. Oui, précise-t-il, « le Seigneur continue d'appeler des jeunes qui se portent candidats à la vie religieuse et à la vie sacerdotale » (p. 104). Encore faut-il que la réponse à cet appel soit bien vécue, élucidée et comprise, pour assurer durablement la joie spirituelle de celui qui y répond et maintenir l'authenticité en son ministère. Il y a là des questions complexes, qu'il s'impose de poser et dont on regrettera seulement que, malgré une forte référence à Xavier Thévenot, le Père Petitclerc ne poursuive pas ici l'approfondissement. Du moins lui sera-t-on, à bon droit, reconnaissant de les avoir posées dans toute leur acuité, en ce moment où la « crise des vocations » suscite au sein de l'Église une forte inquiétude.

Guy Avanzini

L'école et ses missions

Christiane Conturie

Heureux les enseignants ! Des pistes pour se ressourcer

Paris – Salvator -2018 – 190 p.

Le titre de cet ouvrage se veut sans doute provocant, et son auteur ne l'ignore pas (p.14). Il contraste grandement avec tous ceux, si nombreux, qui nourrissent une interminable plainte sur la déconsidération de la fonction enseignante, la démotivation des élèves, la détérioration de l'autorité établie et la restriction des « moyens ». Ici, on change heureusement d'univers. Membre de la Communauté Apostolique de St François Xavier,

Christiane Conturie dit tout simplement sa joie d'être professeur. Et son objectif est, dans une réflexion chrétienne de haut niveau, d'indiquer avec précision à quelles conditions l'enseignant peut, à la fois et en même temps, éveiller ou restaurer le goût des écoliers pour le travail et trouver, ou retrouver lui-même, le bonheur d'être ce qu'il est.

Forte de son expérience, acquise tant à Abidjan qu'à Paris, l'auteur se réfère explicitement à la thématique de « l'éducation selon l'esprit », si remarquablement formalisée et mise en œuvre par Madeleine Daniélou. Son anthropologie indique qu'il s'impose d'emblée de « croire à l'intelligence des enfants » (p. 19) et applique à la pédagogie l'intuition bergsonienne de « l'élan vital » et des « Deux Sources ». Pour elle, l'élève est mu par le goût de la vérité, et il aspire à l'atteindre : il s'agit donc de promouvoir sa capacité de discernement et de jugement, moyennant un effort auquel, au demeurant, il ne faut pas craindre de l'inciter et qu'il soutiendra d'autant plus volontiers que le Maître se soucie d'articuler exigence et bienveillance : c'est là la condition du succès, lequel confirme le postulat initial de l'éducabilité de chacun. Aussi bien, cette conviction est particulièrement indispensable en cette époque où l'hétérogénéité croissante des idéologies et des valeurs oblige à des choix dont la pertinence est cruciale. A cet égard, on appréciera tout particulièrement la courageuse insistance de Christiane Conturie sur « le devoir de désobéissance », qui s'impose à « une autorité injuste et à des lois iniques, au nom d'une conscience en éveil, attentive à promouvoir des valeurs plus hautes » (p. 79). Au moment où le discours officiel vante une « citoyenneté » moutonnaire et conformiste, ces pages sont bienvenues. Non moins judicieuses s'avèrent celles qui portent sur l'autorité, comme sur le dialogue interreligieux. Encore sera-t-on moins confiant dans la portée de l'éducation à la fraternité, menacée qu'elle est, à la fois, par les communautarismes et par le refus laïc de reconnaissance d'une paternité spirituelle qui la fonderait. En revanche, on se réjouira des pages relatives à la « réussite », à un

moment où ceux qui l'érigent en objectif ultime se gardent de la définir ou se contentent de l'avilir. Tout au contraire, elle la présente comme la capacité « d'ordonner sa vie en cohérence avec ses désirs les plus profonds » (p. 170). Il faut privilégier « la générosité de cœur, plutôt que l'ambition aveugle » (p. 174).

C'est pourquoi, dans une belle préface, Marguerite Léna peut écrire que, satisfaisant ainsi aux vœux de l'auteur, « les enseignants trouvent ici des suggestions précieuses, capables de stimuler leur propre imagination créatrice » (p. 10). Puissent beaucoup, ainsi, redevenir « heureux » !

Guy Avanzini

Christine Jourdain, Marie-Chantal Daniel, Guy Le Bouëdec (sous la direction de)

L'explicitation des valeurs au cœur de l'acte pédagogique : Enjeux et outils pratiques

Lyon – Chronique Sociale – 2018 – 94 p.

L'on sait combien, au sein d'une classe ou d'un établissement, le vivre-ensemble quotidien est fragile, menacé par ce qu'on appelle poliment des « incivilités ». Certes, la pédagogie officielle a cru y remédier en instaurant un « enseignement moral et civique » ; mais son efficacité est assez aléatoire pour que, aux yeux de beaucoup, il soit naïf d'en attendre la sédation des difficultés. C'est pourquoi d'autres tentatives ont émergé, notamment celle de la pédagogie coopérative, telle que l'entend Jim Howden. Entre 2013 et 2015, ce dernier a pris l'heureuse initiative d'une vaste recherche-action au sein des établissements sous tutelle des Sœurs de la Présentation de Marie, fondées au XIX^{ème} siècle par Marie Rivier à Bourg-St-Andéol.

Une approche philosophique dense et bienvenue indique ce que l'on peut attendre d'une démarche méthodique d'explicitation des valeurs, dont les séries de fiches exposent concrètement les objectifs, les procédures et les résultats. Les co-auteurs, notamment Guy Le Bouëdec, ne cachent pas les résistances possibles, dues notamment à la tradition laïque, mais en soulignent aussi ses bienfaits, tant au niveau de l'établissement que de la classe et dans

le registre des relations interpersonnelles comme du travail scolaire et des apprentissages.

En particulier, ils soulignent fortement que les progrès sont dus à ce que l'explicitation des valeurs fait vivre et expérimente une cohérence entre le discours tenu sur ses mérites et la démarche et la vie quotidienne de la classe, alors que, le plus souvent, la discontinuité entre l'une et l'autre décrédibilise une parole perçue comme inauthentique (cf. p. 74). Tout spécialement, l'élève se sent alors respecté dans sa personne – or « la réciprocité est le critère du respect » (p. 89). Trop d'enseignants l'ignorent. C'est pourquoi « la cohérence...est plus que jamais nécessaire » (p.92). On retrouve ici un thème que J.M. Peticlerc a également fortement identifié.

Une réserve, cependant : pour prendre un cas limite, les adolescents révoltés, tous ceux qui, à tort ou à raison, se sentent exclus, rejetés, promis à l'échec et à l'exploitation rejettent cette incitation à une coopération qui est une forme d'intégration, voire d'assimilation. Ils y verront une manœuvre idéologique d'endoctrinement et de manipulation récupératrice, « L'éducation aux valeurs de la démocratie, disent les co-auteurs, s'explique par le fait qu'elles demeurent hautement et majoritairement estimables dans notre société » (p.76). Mais ceux qui les rejettent a priori en seraient-ils convaincus ? Le paradoxe est qu'il faudrait particulièrement s'attacher à en convaincre ceux qui les récuseront le plus violemment. Plus globalement, l'Ecole n'est-elle pas recevable surtout par ceux qui pourraient le mieux s'en passer ?

C'est son climat de cohérence et d'authenticité qui fait la force et l'attractivité de ce livre. Il pose des questions auxquelles on ne peut se dérober et, en disant qu'une « éducation morale et civique qui s'en tiendrait à un simple enseignement de la morale est vouée à l'échec » (p. 92), il énonce une mise en garde dont on voudrait que les décideurs tirent profit.

Guy Avanzini

Eirick Prairat

Eduquer avec tact

Paris – E.S.F. - 2018 – 169 p.

L'on connaît les solides travaux de l'auteur sur le phénomène scolaire, le pouvoir, l'autorité, la sanction et tout ce qui concerne l'éthique de l'enseignant. Cet ouvrage les prolonge et les approfondit en introduisant la notion de « tact ». Et son grand mérite est d'établir pourquoi, en dépit de son acception banale, celui-ci n'est pas seulement une modalité de la courtoisie, une forme d'élégance ou un aspect des « bonnes manières », mais constitue en réalité une authentique vertu éthique, qui importe hautement à la relation éducative. En suivant son développement on pourrait dire qu'il est la capacité d'articuler exigence et bienveillance, c'est-à-dire d'articuler une évaluation non démagogique -ce qui est déjà une forme de respect- avec la délicatesse à l'égard de la personne. On appréciera à bon droit la qualité des analyses d'Eirick Prairat, même si celle des causes de « l'éclipse » de la morale n'est pas pleinement convaincante. Certains seront surpris de trouver Canguilhem parmi les spécialistes du tact. Quoi qu'il en soit et en revanche, on le suivra volontiers dans son interrogatoire sur la formation des enseignants au tact : rude tâche ! C'est sans doute l'objectif ultime de l'éducabilité, mais le succès n'est pas garanti !

Guy Avanzini

La laïcité

Frédéric Beghin

Une prière pour l'école : les profs face au casse-tête de la laïcité

Paris – Plon – 2018 – 228 p.

Sans doute n'y aurait-il pas lieu de recenser ici cette publication d'un journaliste si elle n'était assez représentative de l'opinion commune et ne montrait bien la grande peur que suscite l'immigration musulmane. L'auteur indique comment celle-ci a déplacé et réactivé des querelles qui étaient en voie d'apaisement. Or, une certaine islamophobie les a réveillées et repassionnées, non sans retentir

aussi sur les relations entre l'École et les autres religions.

On regrettera d'abord un texte trop long et redondant, dépourvu de toute indication d'ordre méthodologique sur le recueil des données, et entaché de quelques inexactitudes (l'école, réputée « obligatoire » : p. 123). Mais, surtout, il s'en tient à des polémiques un peu mineures et étriquées, sans expliciter ni identifier les problèmes fondamentaux. Celles qu'il évoque n'ont pas toutes la même importance ; par exemple, les incidents soulevés par la visite d'un lieu ou par l'analyse d'une œuvre d'art pourraient être évités par un peu de délicatesse. En un domaine où la susceptibilité est à bon droit particulièrement vive, ne pourrait-on pas, tout simplement écarter ce qui serait susceptible d'être perçu comme une provocation et faire preuve de ce « tact », dont E. Prairat vient si opportunément de rappeler la pertinence ?². Quant aux discussions sur le créationnisme et le darwinisme, un minimum de formation épistémologique du corps enseignant suffirait à écarter des désaccords qui ne tiennent qu'à l'inculture ; comme le rappelait récemment la rectrice F. Moulin Civil, « il n'y a pas de concurrence entre science et religion parce qu'elles ne parlent pas de la même chose »³.

Plus gravement, F. Beghin adopte une conception approximative, voire erronée, de la laïcité, comme si elle consistait -et obligeait- à cacher les spécificités de chacun, au nom d'un vivre-ensemble qui serait suspendu à l'occultation maximale des différences, à la manière d'une société de mutilés, préoccupés de camoufler leurs infirmités respectives, alors que l'objectif souhaitable est de coexister avec ses différences, ainsi que le préconisait une récente publication⁴. Malgré des équivoques soigneusement entretenues, il faut rappeler que la laïcité n'est pas une philosophie parmi d'autres, mais le support juridique de

² E. Prairat – *Eduquer avec tact* – ESF – 2018

³ in Marion Le Corre Carrasco, Philippe Merlo-Morat (dir.) – *L'enseignement de la culture religieuse par l'université laïque et républicaine*, PU de Saint-Etienne – 2018 – p. 37

⁴ B. Garnier et Th. Balmon – *La laïcité pour vivre ensemble avec nos différences* – Albiana - 2017

toutes les philosophies auxquelles les citoyens ont la liberté absolue d'adhérer, en évitant tout prosélytisme indiscret, et en respectant l'autre.

Encore ne faut-il pas s'étonner que des impératifs religieux puissent parfois entrer gravement en conflit avec une législation. Il serait aussi naïf de croire qu'il suffit de proclamer la priorité de la loi pour résoudre le problème de la mère de famille qui dit « Pour nous, la religion passe avant tout » (p. 22), s'inscrit à sa manière dans la longue tradition des martyrs, d'Antigone, ou de la lutte par la reconnaissance de l'objection de conscience, etc. Ce n'est pas la violence qui résoudra la divergence, mais l'invention aléatoire d'une formule politique acceptable par tous. Le livre de F. Beghin a le mérite d'une approche très concrète, saisie sur le vif. Mais, son analyse n'est pas assez approfondie, trop approximative pour offrir des issues et permettre de remédier au « casse-tête ».

Guy Avanzini

Bruno Garnier, Théodora Balmon et Jacky Le Menn (sous la direction de)

La laïcité pour vivre ensemble avec nos différences

Université de Corse – Albiana – 2017 – 218 p.

Cet ouvrage procède, lui aussi, d'un colloque universitaire, tenu en Corse en décembre 2016. Et, de fait, plusieurs communications portent sur des thématiques propres à l'île. Cependant, il importe spécialement de signaler celle du Professeur Bruno Garnier, qui y enseigne les sciences de l'éducation, en raison de la clarté bienvenue avec laquelle il met en évidence quelques aspects des problématiques de la laïcité.

Et d'abord, contrairement à ceux pour qui elle viserait une inculcation idéologique particulière, un rationalisme exclusif, l'auteur signale d'emblée que « elle n'est pas une option spirituelle parmi d'autres ; elle est ce qui rend possible la coexistence de toutes les options, philosophiques ou religieuses » (p. 12). Elle pose « l'égalité en droit des options spirituelles et religieuses »

(p. 13). Mais, surtout et plus encore, reprenant le titre du colloque « vivre ensemble avec nos différences », il indique à juste titre que ce n'est pas « vivre malgré nos différences » (p. 20). Le choix de ce mot change tout. Il faudrait souligner davantage encore qu'il signifie et induit des stratégies opposées : « malgré » implique de s'efforcer péniblement de supporter et de subir ces différences pour sauver une coexistence, alors que « avec » comporte de les accueillir et de les respecter sans les camoufler. Aujourd'hui, il est clair que l'appréhension à l'égard de l'Islam, se substituant à celle que soulevait naguère le christianisme, accroît ce désir d'occulter : on est à l'inverse de l'ouverture que préconisait P. Jouguelet : « parler de tout, avec tous » (1). Passer de « malgré » à « avec » serait, pour une société moderne, un bel objectif.

En revanche, il est contestable d'écrire que celui-ci « implique également que toutes les religions respectent les lois de l'Etat » (p. 13). On sait bien, depuis Antigone, qu'il n'en est pas ainsi et que des conflits violents et graves peuvent surgir de l'incompatibilité morale d'une mesure injuste ou contraire à des convictions fondamentales. C'est là une source de contentieux qu'il ne suffit pas de nier pour le tarir, et des polémiques contemporaines le confirment douloureusement. La loi ne supprime pas les problèmes qu'elle prétend s'efforcer de réguler. Une autre question est posée par une remarque de M. Auduc qui, après une claire analyse des vertus de la laïcité, écrit que l'Ecole « enseigne des savoirs légitimes et non des croyances ou des opinions » (p. 90). On retrouve ce laïcisme rationaliste qui, en assimilant et en proscrivant dédaigneusement « croyances » et « opinions », témoigne d'une légèreté épistémologique qui expose logiquement cette « opinion » à un non moins légitime dédain. On renvoie pour cela à la recension des Actes du Colloque de Lyon. Quoi qu'il en soit, cela confirme combien il est difficile de vivre avec nos différences.

Guy Avanzini

Marion Le Corre-Carrasco et Philippe Merlo-Morat (sous la direction de)

L'enseignement de la culture religieuse par l'université laïque et républicaine

Lyon – GRIMH – 2018 – 160 p.

Poursuivant la copieuse série des publications sur la laïcité, ces Actes d'un Colloque, tenu les 18-19 mai 2017 à Lyon, présentent une originalité : ils traitent de l'enseignement de la culture religieuse au sein de l'institution universitaire et, en outre, avec beaucoup de liberté de ton et dans un esprit d'orientation. Cela change des propos convenus ou hargneux sur « les valeurs », et est assez rare pour mériter d'être signalé !

D'emblée, le Professeur Foray pose la question : « un enseignant tenu au devoir de réserve peut-il à bon droit faire cours sur les religions ? » (p. 15). Et il y répond en posant 4 conditions : d'abord, il s'agit de « transformer des contenus religieux en objets de savoir » (p. 15) ; de plus, l'idée ou la croyance ne bénéficie ni d'un privilège, ni d'un monopole ; en revanche, la culture requiert de les connaître ; aussi bien, comme l'avait déjà fait remarquer Paul Ricœur, est-il admissible que l'élève connaisse bien Jupiter ou Ulysse, mais n'ait jamais entendu parler de la Bible ou de St Paul ? Comment justifier ces mises à l'écart ? Enfin, « les discours scientifiques et religieux ne peuvent pas être comparés parce qu'ils n'ont pas le même type de validité » (p. 19).

C'est précisément l'idée que soutient aussi Mme Moulin-Civil, alors rectrice de l'Académie de Lyon, en des termes qui méritent d'être intégralement cités : « il n'y a pas de concurrence entre science et religion parce qu'elles ne parlent pas de la même chose... le degré de certitude peut être équivalent, mais il ne repose pas sur les mêmes bases. Dire qu'une chose ne peut pas être prouvée ne signifie pas qu'elle soit illusion, illogique, infondée, absurde ; cela signifie simplement que cela se situe en dehors de ce que la raison peut confirmer ou infirmer. Donc, science et religion ne parlent pas de la même chose, n'ont pas la même méthode, ne reposent pas sur les mêmes fondements » (p. 37). C'est pourquoi René Rémond pouvait écrire : « la

proposition de faire une place dans des programmes scolaires au fait religieux... est d'abord une exigence proprement scientifique : le fait religieux fait parti de la réalité sociale, au même titre que tout activité collective ».

Il s'impose de signaler aussi tout particulièrement l'excellente communication de Xavier Dufour : « pour une laïcité d'intelligence ». Bien connu pour ses publications sur « les chemins de la foi », au sein du Collège des Pères Maristes de Lyon, il montre en particulier que la croyance -ou la foi- n'est pas le résidu d'une évolution mentale avortée ou incomplète qui, respectée en tant que telle, justifie le dédain dû à un genre mineur : « il faut dénoncer les ravages du positivisme et du scientisme dans la culture en général et la culture scolaire en particulier la démarche scientifique comme la seule approche légitime du réel » (p. 79). Assimiler science et vérité est, en définitive, un signe d'inculture : c'est pourquoi les enseignants des disciplines « scientifiques » devraient être formés à l'épistémologie, « afin de ne pas confondre les niveaux de discours » (p.80).

La tonalité de ces Actes est originale et bienvenue, c'est un pas dans une bonne direction : en dépit de leur titre, on voit mal pourquoi cet enseignement ne serait pas à sa place dans une université « républicaine » (p. 1)

Guy Avanzini

Don Bosco et la pédagogie salésienne

J.M. Petitclerc, s.d.b.

Don Bosco : 1815-1888

Paris – Presses de la Renaissance – 2018 – 140 p.

S'inscrivant dans la longue série des publications du Père Petitclerc, ce livre offre une synthèse dense et minutieuse. Il expose avec précision le contexte douloureux de l'enfance de Don Bosco dans une « famille recomposée », ses études, son accès au sacerdoce, ses premières initiatives d'ordre pastoral à l'égard des adolescents marginalisés ou vagabonds de Turin, les étapes de la création et de la stabilisation du

Valdocco, la fondation des deux congrégations salésiennes, leur élan missionnaire et leur diffusion internationale.

Si les premiers chapitres sont d'ordre historique, les suivants sont de type thématique ; ils étudient la genèse et la structuration de sa conception de l'éducation. Don Bosco a en effet parfaitement discerné les composantes structurelles de l'acte éducatif : d'abord, les finalités, qui, chez lui, sont très claires : former un honnête citoyen et un bon chrétien ; ensuite, une anthropologie : l'être humain est foncièrement éducatif, réceptif au climat affectif et dépendant de la qualité affective de ses relations ; enfin, la pédagogie proprement dite, qui procède de l'articulation des trois données du système préventif : raison, affection, religion.

On appréciera particulièrement la rigueur et la précision avec lesquelles l'auteur situe les diverses composantes pour montrer en quoi la « prévention personnalisée » (p. 69) est préférable à la « prévention répressive » et offre la bonne méthode éducative. L'auteur montre ainsi très clairement la pertinence de cette structure « systémique », qui met en œuvre l'interférence de la raison, de la religion et de l'affection, qui s'inter-renforcent les uns les autres.

Le Père Petitclerc refuse tout fatalisme et croit à l'éducabilité. A une époque où beaucoup sont tentés de s'abandonner à la répression, cela est précieux, quiconque a commis un délit n'est pas un « délinquant », poussé par sa nature à récidiver. Enfin, il s'impose de signaler que le dernier chapitre est composé de « textes emblématiques » (pp. 113 et sy) spécialement le célèbre texte sur « le système préventif dans l'éducation de la jeunesse ». Cela permet de méditer sur des documents trop ignorés. Ainsi cet ouvrage met en évidence la pertinence novatrice d'une conception de l'éducation qu'un contexte contraire conduit trop souvent à écarter. Mais c'est précisément ce qui fait sa valeur.

Guy Avanzini

Guillaume Hünermann

Don Bosco : l'apôtre des jeunes

Paris – Salvator – 2018 – 346 p.

C'est une approche originale qu'a choisie ce prêtre allemand récemment disparu, connu comme auteur de plusieurs biographies, spécialement de saints. Son pari -et il semble bien réussi-, est d'allier fidélité historique et écriture romanesque. Car c'est bien à la manière d'un roman qu'on lit ce volume, minutieusement documenté, dense et précis, qui unit aisément la rigueur de l'information et l'agrément d'une écriture vivante et concrète. On appréciera en particulier la présentation approfondie de la sanctification de Jean Bosco au fil du temps, qui cependant ne cède jamais à une tentation hagiographique et consentirait à la mièvrerie, mais sait intégrer toutes les dimensions d'une personnalité « surdouée » et tentée par l'excès. On remarquera l'analyse de l'alliance entre l'obéissance institutionnelle à Rome et l'inventivité d'un prêtre dont le zèle et l'ardeur se déploient au service de l'Église et des pauvres. On notera enfin l'aisance avec laquelle l'auteur choisit et présente des anecdotes et des situations qui mobilisent les convictions fondamentales de l'éducateur. A peine regrettera-t-on peut être une certaine longueur du texte et une certaine surabondance des données.

Ce qui fait la force du livre fait néanmoins aussi sa faiblesse. Le genre littéraire choisi, celui du roman, empêche l'exposé thématique -théologique ou anthropologique- de la pensée pédagogique de Don Bosco, comme de son positionnement dans l'histoire des idées et des pratiques en la matière. La notion même de « système préventif » n'est pas mobilisée. Celui qui s'en tiendrait à cet ouvrage pourrait ne pas soupçonner ni mesurer toute l'originalité de cette vision de l'éducation. C'est donc, si on le compare aux publications simultanées du Père Petitclerc, il en fournit une remarquable illustration, mais aussi en requiert la lecture.

Guy Avanzini

Jean-Marie Petitclerc (sous la direction de)

Avec Don Bosco, croire en la jeunesse

Strasbourg – Editions du Signe – 2015 – 96 p.

Ce livre-album, qui comporte plus d'images et de photographies, souvent très belles, que de textes, présente sous un jour nouveau, et esthétiquement très réussi, l'œuvre de Don Bosco.

Introduit par Sœur Geneviève, provinciale des Filles de Marie-Auxiliatrice, il montre comment et pourquoi ce prêtre turinois du lointain XIX^{ème} siècle, non seulement garde toute son actualité mais, bien davantage, fournit des pistes et des démarches appropriées à l'éducation actuelle. Il met en évidence, chez Don Bosco, des intuitions pédagogiques capables de sortir de certaines de nos difficultés d'aujourd'hui. A partir d'une série de critères, il expose les situations que celui-ci a vécues, et comment il y a réagi, pour en faire apparaître la pertinence. Ainsi en est-il, par exemple, de la famille ou de l'école, ou de l'initiation chrétienne. Il confirme que l'évolution plus ou moins heureuse de chaque adolescent est subordonnée à ses rencontres et à la qualité affective de ses relations. C'est dire combien il importe « d'accompagner » l'enfant qui grandit, pour parvenir à la fois « à le sécuriser et à le responsabiliser » (p. 12). Encore faut-il, pour cela, risquer le pari de la confiance. Qu'on le sache ou le veuille, ou non, ce sont là les conditions de l'éducation, sa structure. C'est aussi l'effet du « système préventif » et de « l'amorevolezza », qui le spécifie. Et il en propose une évaluation qui confirme son efficacité et justifie de persévérer.

Mis en valeur par l'analyse remarquablement claire et précise qu'en propose le Père Jean-Marie Petitclerc, la thématique et l'originalité de Don Bosco voient ainsi leur spécificité élucidée en des termes qui convaincront l'éducateur désemparé de chercher ici une issue aux impasses dont il se sent souvent victime. Et c'est ce qui justifie le titre même du volume : « croire en la jeunesse ».

Guy Avanzini

Jean-Marie Petitclerc (sous la direction de)

S'épanouir en lycée professionnel dans le sillage de Don Bosco

Paris – Ed. Salvator – 2018 – 206 p.

Convaincre que l'inscription en lycée professionnel n'est pas fatalement le signe et la promesse de l'échec scolaire et social, telle est l'intention paradoxale de cet ouvrage. Mais n'est-elle pas bien présomptueuse, voire euphorique ? Elle se heurte en effet à la conviction séculaire qui, héritée de la culture gréco-latine, n'a cessé de nourrir le mépris des tâches manuelles et de ceux qui les accomplissent. Et la valorisation de l'Ecole a, de nos jours, fortifié ce préjugé en voyant dans le succès scolaire le véritable indice de l'intelligence et le seul fondement légitime de l'ambition. Soutenir que le lycée professionnel pourrait être un lieu d'épanouissement paraît donc dérisoire.

Telle est cependant l'hypothèse que risque ce livre, qui entend bien ébranler ces représentations funestes : Pour lui, le lycée professionnel, « c'est une véritable opportunité à saisir » (p.18). Encore n'est-ce ni fortuit ni magique, mais subordonné à un renversement du regard de l'élève et de celui-ci sur lui-même. Il est arrivé découragé, voire révolté, convaincu de sa médiocrité, « décrocheur » promis à la marginalisation. Il ne pourra commencer à changer d'attitude que si les formateurs sont assez convaincus de son éducatibilité et de sa perfectibilité pour l'amener à y croire aussi. A l'expérience de le confirmer, il réagira par l'effort pour la mériter. Ce nouveau climat affectif suscitera sa propre démarche de reconstruction, que la réussite confirmera. En d'autres termes, c'est la pédagogie salésienne qui le sauvera.

Telle est en effet, précisément, la spécificité de l'Institut Lemonnier, l'excellent lycée salésien de Caen, dont on sait l'inventivité pédagogique comme la fidélité créative à Don Bosco. Réunis autour du Père Petitclerc, une dizaine de ses professeurs ont entrepris d'analyser leurs pratiques. Si leur niveau d'écriture et d'analyse est inégal, tous cependant se retrouvent autour de l'anthropologie dynamique du « système préventif » qui, sans que ce soit perçu, marque

décisivement l'histoire de la pédagogie. « C'est une particularité de ce lycée : de travailler sur l'être en tant que personne, et non en tant qu'élève » (p. 47). Les divers contributeurs convergent pour dire combien leur pratique les a, eux aussi, revigorés et « épanouis ». On est loin, ici, des lamentations redondantes sur « le manque de moyen », à la dénonciation duquel tant d'autres limitent leur regard. C'est « qu'il n'est pas anodin, pour un directeur, de voir, émerveillé, la métamorphose que la prise d'initiative donne à vivre aux jeunes » et de « partager avec eux le goût de la confiance » (p. 30). On les verra alors arriver d'un meilleur statut social que tant de ceux que des diplômes sans portée condamnent au chômage. Quand ceux qui ont charge de l'Ecole consentiront-ils à s'en apercevoir ?

Guy Avanzini

Les congrégations

Matthieu Brejon de Lavergnée

Le temps des cornettes : histoire des Filles de la Charité XIXe – XXe siècle.

Paris – Fayard – 2018 – 684 p.

Poursuivant dans ce volumineux tome 2 ses travaux sur l'histoire des Filles de la Charité de St Vincent de Paul, l'auteur établit ce qu'il en est advenu au cours des XIXe et XXe siècles. Et il lui paraît légitime d'unifier cette période autour de la notion symbolique du « temps des cornettes », pour évoquer la célèbre coiffure religieuse qui fût portée jusqu'après le Concile.

Nous n'entrons pas ici dans le détail de la remarquable analyse des archives de la Compagnie, qu'a magistralement effectuée M. de Lavergnée, mais nous soulignerons l'idée centrale qui anime toute sa lecture. Les Filles de la Charité furent près de 130 000, à la fin du XIXe siècle, mais elles ne demeurent qu'environ 8 000 en 2010, après que la cornette eût été remplacée par un voile plus léger. Or, force est de constater que, malgré sa finesse, sa sensibilisation aux changements et sa perception des évolutions sociales, la Congrégation n'a pu empêcher la chute des

effectifs. Mille activités socio-professionnelles permettent d'être au service d'autrui sans s'imposer les rigueurs de la vie religieuse. Comme les autres congrégations, la Compagnie des Filles de la Charité connaît une cruelle diminution de ses effectifs.

G. Avanzini

Charles Lapierre, f.e.c.

Marche en ma présence : Monsieur de la Salle 1651-1719

Paris - Edition des Frères des Ecole Chrésiennes – 2018 – 174 p.

Alors que l'on s'apprête à célébrer le tricentenaire de la disparition de St Jean Baptiste de la Salle -le 7 avril 1719- cette 5ème édition d'un ouvrage bien connu est particulièrement opportune. Marginalisés par la pédagogie officielle et négligés par les chrétiens, qui souvent en discernent mal la pertinence, les grands éducateurs chrétiens sont insuffisamment mobilisés.

Présenté sous forme d'une chronique, solidement documentée et écrite avec vivacité et clarté, cette biographie se lit à la manière d'un roman. Elle permet de bien percevoir la personnalité complexe de ce marcheur infatigable, qui s'abandonne, dans la confiance en Dieu, à la découverte progressive de sa vocation d'éducateur des pauvres et s'attache avec obstination à créer une structure de religieux laïcs, les « Frères ». Ainsi, malgré les obstacles, les différences, les trahisons, la jalousie des Maîtres Ecrivains et des Maîtres des Petites Ecoles, en dépit d'une grande fragilité canonique et d'une forte vulnérabilité, il parvient à instaurer son Institut et, au-delà de celui-ci, à marquer décisivement l'histoire de l'éducation scolaire. L'on connaît son intelligence, son courage, sa volonté, sa force de conviction. Son objectif est, à la fois, ambitieux et modeste : il ne s'agit pas de transformer la société mais de former des chrétiens munis de la formation requise pour s'y intégrer et y réussir leur salut. On regrettera seulement, outre une ponctuation déficitaire, que, malgré ses mérites, la méthode chronologique retenue par l'auteur n'ait pas permis un exposé synthétique de la pensée pédagogique de St

Jean Baptiste de la Salle et la présentation thématique de sa vision de l'École, du système scolaire et des procédures didactiques qu'il préconise, notamment la méthode simultanée. Il reste que ces pages éclairent remarquablement l'inventivité courageuse et lucide d'où sont issus les Frères des Ecoles Chrétiennes. Il convient donc de remercier vivement Frère Lapière de ce beau travail.

Guy Avanzini

Société nouvelle Gorini (SN Gorini)

La charité de Saint-Vincent de Paul : un défi ?

Actes du colloque du 26 au 28 septembre 2017 – Bourg en Bresse – 2018 – 464 p.

Organisé à Chatillon-sur-Chalaronne du 26 au 28 septembre 2017 pour commémorer le 4ème centenaire de la création des confréries des Dames de la Charité de Saint-Vincent de Paul, ce colloque, à proprement parler, ne traite guère d'éducation. Il mérite néanmoins d'être évoqué ici, car il y fait très fréquemment et directement allusion. L'acte de charité est fréquemment un geste éducatif. Il se présente globalement comme attestant l'incessante créativité de la pratique caritative, que requiert nécessairement l'amour du prochain. C'est véritablement une histoire de la charité au quotidien, même s'il ne s'agit évidemment pas ici de réduire l'éducation à sa seule forme scolaire, qui n'en est qu'une modalité parmi d'autres. Plusieurs textes mettent en évidence des gestes qui ne sont pas seulement ponctuels mais visent un acte durable, propice à l'auto-réalisation d'autrui.

Sans entrer ici dans l'analyse détaillée des communications, nous voudrions seulement souligner l'initiative originale de charité que plusieurs d'entre elles, rassemblées ici, mettent en évidence. A cet égard, les chapitres relatifs au Diocèse de Lyon et à son environnement, notamment à la paroisse de Chatillon-sur-Chalaronne apportent une information précieuse sur l'état de la pastorale mais aussi des pratiques d'ordre éducatif. La mise au point de celles-ci, en préfigurant la pratique

régulière et méthodique de la visite à domicile des familles pauvres, acquiert une précision et une pertinence qui permettent d'y pressentir ce qu'il est maintenant devenu classique d'appeler « l'éducabilité non formelle ».

C'est dire que cet excellent ouvrage montre comment le christianisme n'est pas seulement une doctrine mais engage ceux qui y adhèrent à une démarche globale en « immersion ». Et le rôle moteur de Saint-Vincent y est placé dans une lumière impressionnante.

Guy Avanzini

Sœur Joëlle Bec, f.m.i., Sœur Monique Robez-Masson, f.m.i.

Allez jeter vos filets : Adèle de Trenquelléon

Bar le Duc – Imprimerie St Paul – 1987 – 92 p.

Née en 1789, dans les environs d'Agen, Adèle de Batz de Trenquelléon dut rapidement s'exiler, avec sa famille, pour échapper à la Terreur. Revenue en France en 1801, elle appartient à cette génération de chrétiens fervents, résolus à remédier à la déchristianisation, spécialement celle des milieux ruraux. Très jeune, même, elle s'est sentie appelée à annoncer l'Évangile. Instruite par une tante, elle n'a elle-même fréquenté aucun établissement scolaire mais, hyperactive, généreuse, passionnée et un peu scrupuleuse, elle ouvre chez elle une sorte de « petite école » pour pourvoir, très empiriquement à l'instruction religieuse des filles pauvres de la campagne. Avec une amie également pieuse et décidée, elle fonda une « petite société » qui rejoint, par une lettre hebdomadaire, des jeunes filles également désireuses de spiritualité.

Et voici que, en 1808, elle rencontre fortuitement -ou providentiellement !- chez une amie, un collaborateur du Père Chaminade, prêtre bordelais, qui entreprend d'établir une « congrégation mariale ! ». Assez vite, tous deux découvrent la similitude de leurs objectifs ; également convaincus que la re-christianisation de la population passerait et commencerait par celle de la jeunesse, ils en viennent à mûrir le projet d'une famille religieuse dont les Marianistes seraient la branche masculine et

l'association d'Adèle constituerait la branche féminine. Le Père Chaminade en entreprend la rédaction des Constitutions. Malgré mille obstacles, en juillet 1817, Adèle, nommée Supérieure et devenue Mère Marie de la Conception, peut faire profession ainsi que ses compagnes. Fortes d'une spiritualité à dominante mariale, elles se veulent missionnaires, vouées à faire connaître et aimer Dieu et l'Évangile. Enfin, en juillet 1819, les « Filles de Marie » reçoivent l'approbation Pontificale.

Ce petit ouvrage, dont la parution coïncide avec le cinquantenaire de l'Institution Sainte Marie d'Antony, présente très bien la spiritualité dynamique de la nouvelle Bienheureuse. Et il lui apporte l'hommage qui convient. On regrettera seulement qu'il soit insuffisamment explicite et clair sur les structures canoniques de sa congrégation, la diversité des statuts et la genèse des « Tiers ordres », tant séculier que régulier. L'exposé manque ici de précision, et cela gêne la compréhension des activités apostoliques des uns et des autres. On sait seulement que « les Sœurs se trouvent en ville, les tertiaires à la campagne (p. 65) on aimerait des indications plus précises.

La nouvelle Bienheureuse n'avait pas laissé de pédagogie. Mais sa finalité est claire : il s'agit d'évangéliser. Certes, il faut, selon les modalités appropriées, donner aux filles de la campagne l'instruction polyvalente que requièrent leur condition et leur époque, mais il faut d'abord former de vraies chrétiennes, dont la foi soit solide, éclairée et active.

Guy Avanzini

Divers

Michel Catheland

Gabriel Rosset : « Ne te dérobe pas à ton semblable »

Fidélité éditeur – 2019 – 151 p.

Chacun, à Lyon et dans l'agglomération lyonnaise, est ou a été au courant de l'action de ce professeur de collège public devenu le fondateur, unanimement respecté et admiré, d'un foyer d'accueil de sans-abri. Il convenait que cette belle initiative soit

l'objet d'une étude historique approfondie, qui en analyse toute la signification. Et c'est précisément le travail que vient de publier Michel Catheland.

Directeur honoraire du Collège Notre Dame de Bellecombe, celui-ci a su dégager et situer au-delà des apparences, l'unité profonde d'une vie qui semble comporter deux étapes différentes mais qui, en réalité, est unifiée par la même exigence spirituelle. Porté, lui aussi, par la parole qu'il attribuait à Antoine Martel, « il est dévoré », disait-il, « par l'amour du Christ et des pauvres ». Et telle était l'intensité de son regard qu'en chacun d'eux il percevait Jésus lui-même. C'est pourquoi les hôtes du foyer étaient appelés « passagers » : terme qui signifie le respect dû à chacun, c'est-à-dire que nul n'était considéré comme un « clochard » incurable mais pouvait, peut-être grâce au Foyer, trouver une possibilité de redressement. Enfin, on comprendra mieux encore, dans ce livre, la sensibilité de Rosset, fonctionnaire de l'Enseignement public, membre fidèle et assidu de la Paroisse Universitaire, dont plusieurs des militants ont été par ailleurs actifs et efficaces serviteurs du Foyer ; engagé aussi dans les problématiques de la laïcité ; c'est là aussi qu'il trouvera -si Dieu le veut- la voie de cette béatification pour laquelle prie et travaille l'association de ses amis, fondée à cette fin. Le beau livre de Michel Catheland y contribuera fortement.

Guy Avanzini

Guy Lapostolle et Béatrice Mabilon-Bonfils

Fiches de sciences de l'éducation

Paris – Ed. Ellipses – 2018 – 230 p.

Ce livre, original, rassemble 59 « fiches » qui, toutes, concernent l'éducation et les recherches dont elle est l'objet. L'on en voit bien l'intérêt : une série d'exposés succincts -2 à 3 pages chacun- situe succinctement les données principales et l'état actuel des problématiques éducationnelles et fait le point des questions majeures qui les concernent ou des connaissances acquises à leur propos. Chaque fiche est bien informée, de sorte que l'ensemble pourrait faire songer à une petite encyclopédie.

Si l'on voit donc bien l'utilité du livre, néanmoins on en voit vite aussi les limites : une information considérable se trouve émiettée et éparpillée mais, simultanément, redondante, incapable d'éviter des chevauchements dus à des thématiques inter-référentes. La liste même des notices ne manque pas de surprendre. La 6ème partie paraît comme surajoutée, et l'on saisit mal, par exemple, la différence entre la 13ème et la 54ème ou entre la 17ème et la 57ème. Les références bibliographiques sont également un peu étriquées.

Il y a plus grave : en effet, l'ouvrage souffre surtout d'une déficience épistémologique. Certes, la question de la scientificité des sciences de l'éducation est complexe car chacune contribue, selon sa propre méthodologie, à éclairer un processus qui n'est pas scientifiquement établi, mais inventé en articulant aléatoirement les fins, valeurs et idéaux de

l'éducation avec les données fournies sur l'éduqué par une anthropologie constituée de ces diverses sciences : ainsi en va-t-il, par exemple, quand une problématique historique étudie le contexte global d'un système scolaire, ou quand une problématique psychologique analyse une démarche d'apprentissage. Mais, ici, faute de partir de la prise en considération de la structure de l'acte éducatif, l'on n'arrive pas à appréhender la spécificité de son objet et les fiches 9 et 12 le mettent en évidence. Ainsi, il n'est presque pas question des finalités, valeurs et idéaux de l'éducation, qu'il est indispensable de prendre en compte si l'on veut saisir le sens d'une démarche éducative.

Au total, ce livre peut rendre service en raison de toute la documentation qu'il rassemble mais il s'avère décevant à cause de l'insuffisance de son support théorique.

G. Avanzini